

# BOUITE • en • TRAIN

CHASSE  
le... CAFARD

FAIT RIRE  
aux LARMES

Du 2 au 8 Décembre 1939

8 pages 1 fr.

Abonnement : Un an, 50 francs  
Compte Courant Postal : Dijon 57.99



TOUS LES SAMEDIS

Première Année — Numéro 3

RÉDACTION Quelque part...  
...à Montmartre !

DIRECTION IMPRIMERIE R.T.F  
23, rue de Vauzelles  
Téléphone 13.61 — NEVERS

## La Cuite DE MOLISSON

Trente ans sont passés depuis que Molisson enterra sa vie de garçon ; nous habitions tous deux notre sixième au dessus de l'entresol au pied de la "Butte Sacrée", réunis sous le même toit, mangeant au même ratelier lorsqu'il n'était pas vide, ce qui arrivait régulièrement chaque fin de mois.

Molisson s'exerçait dans la peinture, tandis que moi j'allignais sans me lasser des vers sur du papier dont personne ne voulait.

Vous dire nos tristes débuts ne pourraient que nous nuire maintenant que parmi les gens huppés nous faisons bonne mine.

Quoiqu'il en soit, chaque fin de mois, il nous fallait pour vivre avoir recours à notre voisine et pour ce faire essayer de lui plaire, moi en lui dédiant des vers troublants et Molisson en garnissant son salon de minuscules Molisson sur lesquels le "Mont-de-Piété" ne voulait plus rien prêter.

Or, un jour vint où cette purée prit fin ; sans bien savoir pourquoi, je me vis imprimer et je touchais quelques beaux louis d'or qui tintèrent joyeusement dans ma poche ; quand à Molisson ce fut bien mieux, on s'arracha ses croûtes à prix d'or, depuis la première jusqu'à la dernière qui était exactement pareille !

Devant un tel succès nous restâmes médusés ; craignant que cela ne dure pas longtemps, aussi, tout au fond de notre bourse, on fit une cachette de quelques billets que nous jurâmes de ne jamais toucher.

Puis, sans quitter notre sixième, nous nous mîmes à faire la fête et cela aurait certainement continué si Molisson n'avait décidé de se marier avec Mlle L... qui, grâce aux relations de son père, politicard 100 %, avait

En page 2 et 7

**FOU-RIRE** Le gueuleton de l'adjudant Collemolle aux 3 Monarques

## STALINE

DÉPEINT PAR

LUI-MÊME...



**Je suis un être S..anguinaire  
et un véritable T..yran,  
doué d'un esprit A..moral,  
aimant les plaisirs L..ubriques,  
par mes I..nfamies,  
j'ai fait de la Russie une vaste N..écropole  
que domine un E..chafaud.**

### EXPLICATIONS

**SANGUINAIRE** : Cruel, aimant la vue du sang.

**TYRAN** : Despote abusant de son autorité.

**AMORAL** : Privé du sens moral qui est la base de l'honnêteté.

**LUBRIQUE** : Porté à la débauche.

**INFAMIES** : Actions criminelles.

**NÉCROPOLE** : Cimetière

**ECHAFAUD** : Machine pour les exécutions capitales

beaucoup d'argent.

Dès les fiançailles nous décidâmes de battre le rappel afin que tous les vieux garçons, de Montmartre à la Chapelle viennent avec nous enterrer joyeusement la vie de garçon du cher vieux Molisson. Vous dire les bêtises que nous fîmes est impossible, mais quoiqu'il en soit, le soir du quatrième jour nous étions tellement ivres que Molisson dut être conduit au poste de police pour avoir osé se servir du képi d'un garde civil pour faire son petit pipi sur la voie publique.

La veille du mariage étant venue, comme sa future femme ne l'avait pas revu, elle gravit en hâte nos six étages afin de savoir ce que j'avais fait de son cher Roger.

« Hélas, lui dis-je, Molisson

est parti avec un agent de la force publique, si vous désirez le retrouver, c'est à la Maison d'arrêt qu'il vous faut aller car le pauvre Molisson est sûrement en prison pour avoir enterré sa vie de garçon.

Ce fut bien là, en effet, que son futur beau-père, pour plaire à la fillette, est allé le quêrir pour le conduire à la Mairie, à la suite de cette fameuse cuite, la dernière ma foi, que Molisson prit avec moi !

Car, tous deux mariés, nous nous sommes écartés de ce cher vieux quartier où rapins, musiciens, écrivains, mœurs, bohèmes ou pamphlétaires sans crainte de la misère, viennent habiter afin de s'inspirer du génie bien français que les étrangers n'auront jamais !

PLUS

QU'UNE

Place en  
ENFER

« Tiens, c'est toi, père Tienne, je te croyais mort depuis six mois ? dit le Curé de Blagny à son ancien paroissien.

— Parfaitement, Monsieur le Curé, j'étais mort et même enterré, mais je suis revenu.

— Tu es revenu ! tu veux plaisanter je suppose ?

— Que non pas, Monsieur le Curé, la preuve c'est que je suis là, bien vivant devant vous.

— Alors, farceur tu n'es pas mort !

— Si fait, la preuve que je suis mort c'est qu'on m'a enterré au cimetière de Jarnosse et que ma femme m'a fait dire une messe dans l'Eglise de ce pays.

— Alors comment ce fait-il que tu sois ici ?

— Voilà, j'va vous conter la chose ; figurez-vous qu'une fois mort j'arrive au Purgatoire, je frappe, vite un portier vient et me dit : Pas de place ici, père Tienne, c'est plein ras le bord, va donc voir au Paradis.

Dame, je me fais pas prier et j'y cours, mais là, la réception est pas la même ; St Pierre qui garde la porte est terrible et ne laisse entrer que de vrais saints, j'ai beau lui dire qu'au Purgatoire y avait pas de place, y me dit : Eh ben va en enfer si tu veux mais sors de ma présence.

A ma place, qu'auriez-vous fait, Monsieur le Curé ?

— J'aurais obéi à St Pierre.

— C'est justement ce que j'ai fait ; mais quand je suis arrivé à la porte et que celle-ci s'est ouverte, y avait une foule incroyable de possédés qui hurlaient comme des damnés si bien que je tremblais de tous mes membres, lorsque le diable me dit : Hors de là, père Tienne, il y a plus qu'une place de libre ici et je la garde pour le Curé de Blagny.

Voilà pourquoi je suis revenu sur la terre, je pouvais pas prendre votre place, par-dié ! »



# Le "gueuleton" de l'adjudant Collemolle



## 'AUX TROIS MONARQUES'

Rentrant de perm, avec l'adjudant Collemolle, v'la qu'on décide de s'envoyer un de ces gueuletons, digne de compter dans... l'incertitude... d'une existence fort compromise par la volonté d'Hitler et de ses satellites, aussi lorsque nous débarquâmes dans la petite ville de X... près de la frontière de Z... nous jetâmes un coup d'œil à la ronde, autour de la station, afin de découvrir le refuge laissant filtrer l'ineffable odeur de quelques mets succulents, mais rien ne s'offrant à nos regards, et nos nez restant insensibles à toute odeur de cuistance, nous nous dirigeâmes hâtivement vers la place centrale où une majestueuse enseigne, qui devait briller de mille feux au temps de la douce paix, retint notre attention. On y distinguait sur fond or trois rois dûment couronnés et, dessous, ces mots : « Aux Trois Monarques ».

— Entrons, dit Collemolle, quoiqu'on est que deux, y nous serviront sûrement comme trois, et nous pénétrâmes dans une immense salle garnie de petites tables fleuries, charmant les regards ; nous nous installâmes devant l'une d'elles, non sans avoir été faire un brin de toilette car, s'pas, quand on se paye les "Trois Monarques" faut de la tenue.

Dès que nous fûmes assis, le garçon, la bouche en cœur, nous apporta le menu sur une carte cerclée d'or où figurait la hure des "Trois fameux Monarques", puis, d'un air entendu : « Ces Messieurs veulent sans doute faire un repas de choix ? »

— Certainement, dit Collemolle, quelque chose de... enfin tout ce qu'il y a de mieux, avec vins fins, café et pousse-café... on peut aller à cinquante balles chacun, vous voyez qu'on veut être bien traités.

— Très bien, Messieurs, laissez moi faire, vous en aurez pour l'argent, foi de Léon !

— Alors par file à gauche ! gauche ! s'écria l'adjudant en se frottant les mains et se pouléchant les lèvres.

Voyez-vous, mon cher, rien de tel que d'aller dans des boîtes de 1er ordre et de faire miroiter un beau billet pour être servi... v'la ce sera toujours ça de pris sur l'ennemi ! Ah les salauds, y nous

ont pas encore, non des fois, chez nous on n'est pas gonflé de choucroute ou de saucisses, on sait manger sacrebleu et boire aussi ! y z'iront s'aligner avec nos cuis-tots, rien à faire, y a qu'en France qu'on sait manger et aux "Trois Monarques" mieux que partout ailleurs, sans doute.

— Dites donc, Collemolle, il ne vient pas souvent ce menu, je commence à trouver le temps long !

— Sûr que c'est long, mais fiston faut être patient, les bonnes choses demandent de longues préparations, sapristi de sapristi ! Quelle belle idée on a eu d'entrer là !

— Si l'idée n'est pas bonne, elle est certainement de longue portée car voilà près de 30 minutes qu'on attend.

— Patience mon ami, v'la que ça vient.

En effet, le garçon fit son apparition, un plateau à la main, laissant déborder une fine dentelle et sur lequel était posé une corbeille de petits pains et une minuscule bouteille de vin rouge à gros cachet or et noir.

Me poussant du coude, Collemolle me dit, faisant la moue : « Petite, la bouteille ! »

— Oui mais du fameux, dit le garçon avec un sourire en cœur.

Nous dûmes attendre encore près d'un quart d'heure le premier plat en contemplant d'un œil mélancolique la fameuse bouteille que le garçon avait omis d'ouvrir sans nulle doute dans la crainte qu'elle ne fut vidée avant qu'il eut déposé devant nous le moindre aliment...

Comme nous commencions à nous impatienter, le garçon qui devait être aux aguets derrière la porte, refit son apparition avec le fameux plateau et posa devant nous une énorme soupière dans laquelle se balançait trois croûtons de pain au milieu d'un bouillon d'un brun ocre dont le fumet manquait totalement.

— Pas fameux ça, dit Collemolle !

— Que Monsieur ne s'en fasse pas, il verra le reste !

— Prenons toujours un croûton, dis-je à mon ami, nous verrons ensuite.

Nous vîmes, en effet, sous le 1<sup>er</sup> croûton un énorme cancrelat, lisez cafard, dont les pattes sem-

blaient nager désespérément dans un océan juteux.

— Pouaf ! dit Collemolle en laissant retomber le croûton sur l'animal, vraiment ça promet.

Sans rien dire, le garçon enleva la soupière et nous servit dans un superbe plat à hors d'œuvres, trois sardines dont la peau laissait passer les arêtes, trois ronds de saucisson transparents, trois cornichons squelettiques et trois poivrons rouges qui arrachaient la bouche !

— Vous foutez de nous, Léon ! C'ty que vous avez l'habitude d'alimenter des nourrissons en sevrage ?

— Que Monsieur prenne patience, tout n'est qu'amuse-gueule à la mode de chez-nous ; Monsieur verra la suite.

Nous la vîmes en effet. Ce fut sur la table trois œufs pochés, toujours trois comme la fameuse enseigne, qui puait l'huile rance à vous donner la nausée.

— Ah ça, dit Collemolle, y s'foutent de nous, pas possible ; et c'te bouteille qu'est déjà vide ! Garçon ! Garçon ! Garçon !

— Ces Messieurs ont appelé ?

— Enlevez ce cadavre, garçon, et donnez-nous la suite en tâchant qu'elle soit meilleure, sans quoi, vous pouvez être certain qu'on vous fera de la réclame et de la fameuse encore !

— Monsieur est bien bon, répondit le garçon sans sourire et en emportant la bouteille vide.

Quelques instants après, voilà le plateau, contenant sur un plat d'argent trois tranches de bœuf baignant dans une mare de sang, qui fit une nouvelle apparition.

— Hein, qu'est-ce que vous nous foutez là ; cria Collemolle en jetant des regards furibonds au garçon qui cette fois perdit tout prestige et repartit en vitesse du côté de la cuisine.

— Non, mais y sont tapés dans c'te boîte ! Garçon, garçon !

Et celui-ci, ayant repris son sang-froid, revint souriant et dit : « Que désirent ces Messieurs ? »

— Que vous m'enleviez cette horreur, non mais vous vous foutez de notre gueule, pas vrai.

— Monsieur a tort de se fâcher car ceci est le plat renommé de la maison.

— Ben c'est du propre, vous croyez qu'on n'en voit pas assez comme ça de bidoche saignante ?

Non mais faut être idiot de servir ça à ceux du front !

Vous y avez jamais été au front, s'pas ? Ça ce voit, avec une tête comme la vôtre, non mais des fois, pour qui nous prenez-vous ? Allez, oust, enlevez moi ça !

Le plat disparu, il fut remplacé par trois biftecks.

— Enfin, dit Collemolle on va pouvoir bouffer, et abandonnant tout cérémonial car la faim lui tenaillait l'estomac, il prit un des biftecks qu'il arrosa de jus, puis s'apercevant que la bouteille vide n'avait pas été remplacée, il se mit à vociférer de toutes ses forces : « Garçon, garçon ! »

Celui-ci revint :

— Ces Messieurs demandent ?

— A boire, garçon, vite qu'on étouffe.

— J'ai oublié de dire à ces Messieurs qu'ici on ne sert qu'une bouteille pour deux, les autres sont comptées en plus.

— Quoique vous dites ? Une bouteille de 50 centilitres pour deux militaires ? Alors combien en donnez-vous de centilitres pour un ?

— Juste la moitié, Monsieur.

— Anarchistes ! Voleurs ! Vampires ! Et c'est ce que vous comptez nous donner pour cent francs ? Non, mais des fois ! Apportez deux bouteilles, vous entendez, deux... j'en veux deux... deux à la fois, s'entend, on verra ensuite !

— Bien, Monsieur.

Cinq minutes plus tard, deux bouteilles de 50 centilitres s'alignaient sur la table.

— Pas de reste, mangeons maintenant, dit Collemolle en roulant des yeux furieux, mais hélas, le malheureux n'avait pas fini de fulminer car lorsqu'il voulut mettre les dents sur les malheureux biftecks, ceux-ci se montrèrent si réfractaire à la mastication, qu'il fut impossible d'en entamer le cuir et nous eûmes beau nous démanteler les mendi-bules, rien n'y fit et nous dûmes, après un quart d'heure d'exercice, renoncer à toute absorption et remettre sur le plat les dits "biftecks" pour des clients doués de plus fortes mâchoires que les nôtres.

SUITE & FIN  
en page 7



# LE PÈRE SIFFLEUR

## RENTRE A L'ARRIERE

### et n'en semble pas très satisfait



Il pleut, il pleut bergère  
Et les contributions,  
Qui ne sont pas légères,  
Assaillent la production.

Et c'est pendant la guerre,  
Tout en arrière du front,  
C'que chantent d'une voix amère,  
Ouvriers et patrons.

On maugrée, mais on casque  
Car il faut de l'argent  
Pour que l'armée ne manque  
Ni d'armes, ni de vêtements.

Et c'est ce chant morose qui m'accueillit dès que j'eus quitté la zone des armées... vrai, la vie malgré qu'elle est moins dangereuse, me semble beaucoup plus triste à l'arrière qu'au front... où sont-ils mes joyeux drilles qui, entre deux escarmouches, chantaient la chanson du « Père Siffleur s'en va en guerre » ou encore la « Chanson des Escadrilles » ?

Il est vrai que je suis revenu à l'arrière juste au moment où M. Paul Reynaud s'était vu dans l'obligation, la mort dans l'âme, la rage au cœur et les larmes aux yeux.

d'augmenter d'une façon pour tant minime, tout à fait minime, certaines taxes, afin de parer aux besoins très pressants de notre trésorerie.

Alors bien sûr, quand on est copieusement arrosé par un orage que l'on ne croyait pas aussi proche, on est, en général, pas content et c'est cet état d'esprit que reflète les trois petits couplets que je reproduis fidèlement au début de ces lignes.

Mais tout casse, tout lasse, tout passe, et l'accès de mauvaise humeur passera lui aussi... quand on se bat pour la liberté des peuples, il faut faire des sacrifices, il faut accepter des contraintes, renoncer à la liberté elle-même et se vouer à l'obéissance... passive (comme la défense).

Ne s'est-on pas habitué à se rompre le cou joyeusement en marchant dans l'obscurité nécessité par la sécurité des habitants des villes et des campagnes ?

Messieurs les écrivains n'ac-

ceptent-ils pas le sourire aux lèvres que Miss Censurette fasse son apprentissage en donnant des coups de ciseaux maladroits dans leurs plus beaux articles ?

Est-ce que l'on proteste contre les Commissions chargées de contrôler, dans l'intérêt de la défense nationale, ce qu'écrivent les simples particuliers qui ont toujours tendance à avoir la langue (ou la plume) trop longue ?

Alors, pourquoi l'accès de mauvaise humeur provoqué par l'ouverture un peu plus grande de nos portemonnaies aurait-il plus de chance de durer ?

Tout va très bien,  
Madame la Marquise,  
Tout va très bien,  
Tout va très bien !

Voilà ce qu'il faut chanter, mes lecteurs, et puis, dans le fond, n'est-ce pas la réalité ? on s'attendait à de violentes attaques aériennes, il n'y en a pas... Mesdames, et vous, Mesdemoiselles, vous aviez

peur d'être défigurées par ces affreux groins dénommés masques à gaz... beaucoup d'entre-vous n'en n'ont jamais vus...

Vous trembliez pour la vie des vôtres qui sont au front... lisez les communiqués, il n'y a presque pas de victimes...

Alors de quoi vous plaignez vous?... de faire 60 heures par semaine?... mais vous gagnez de meilleures journées que les soldats... de payer des impôts?... diable, l'impôt pécunier serait-il plus dur à verser que l'impôt du sang?... cela je ne puis le croire, c'est pourquoi je ne vois pas les raisons pour lesquelles les vieux et jeunes bougons de l'arrière ont l'air morose; aussi je vous le dis tout net, il faut être gai, très gai :

Gai, gai, gai, soyons tous  
C'est l'ordre du Ministère.  
Gai, gai, gai, soyons tous  
Alignons vite nos gros sous.

Non, non, non, gardons-nous  
D'avoir mauvais caractère,  
Non, non, non, gardons-nous  
D'augérer pour rien du tout !

# Le Fils de l'Espion

GRAND et BEAU ROMAN  
de Guerre, d'Amour,  
et d'Aventures



par notre Feuilletonniste  
particulière :  
CLAUDETTE MONTFLEURY

**L'Action** se passe en 1870, à Mézières où deux amis, Forbac et Schmitt, anciens compagnons d'armes d'Afrique, parlent souvent du passé et se remémorent leurs aïeux à leur brave Capitaine Lenoir.

— Oui répond Forbac, c'était le 3 Juin 1853, si je m'en souviens !

— Si nous trinquons à la santé des Camarades et de notre brave Capitaine Lenoir ?

— Avec plaisir ! Quel vrai soldat et quel admirable chef, brave juste et bon ; je suis sûr que si les balles arabes l'ont épargné il a dû faire son chemin et je ne serais pas étonné de le voir un jour avec les étoiles sur son képi.

— Certainement ! Karl, apporte-nous une canette.

Karl était un homme de 25 à 30 ans aux yeux vifs et fureteurs affectant une gaité vulgaire et bruyante.

— Foilà, foilà Monsieur, dit-il avec un fort accent tudesque en déposant devant les deux amis la bière demandée, fous pouffez la poire en doute sureté elle est ponne et vraieche.

— Je n'aime pas, la figure de ce garçon, dit Forbac, lorsque ce dernier se fut éloigné, il me déplait souverainement et l'on me dirait qu'il a commis un crime que je le croirais volontiers.

— Pourquoi donc cher ami ?

— Je ne sais pas, mais il a l'air d'un faux bonhomme et son regard fuyant ne me dit rien qui vaille.

— Tu te trompes sûrement ; Karl est un garçon sérieux, honnête, rangé, laborieux et serviable, en un mot un fidèle serviteur dont je n'ai pas à me plaindre bien au contraire, il est toujours d'humeur égale sait plaire aux clients et ne boude pas à l'ouvrage, que veux-tu de plus ?

Il est dureste pas sot et quand il a le temps il amuse les buveurs en leur contant des histoires si drôles et si cocasses que c'est un fourrire général, aussi les familles se disputent pour être servies par lui car il est d'une politesse exquise et il les amuse par ces réparties et son jargon.

— Je ne doute pas de certaines de ses qualités, mais sa manière de faire, d'écouter et d'interroger n'est pas celle d'un domestique et ses

mains sont trop blanches pour être celles d'un ouvrier, à tout dire il m'est suspect et je m'en défie.

— Comme toi, quand il s'est présenté j'ai trouvé ses mains trop blanches et j'ai hésité, ayant peur de tomber sur un paresseux ou un déclassé ; depuis, mon opinion a bien changé et je suis ravi de ses services et ne désire nullement le remplacer.

— As-tu pris des renseignements sur lui, sur son passé et sur sa famille ?

— Il m'a dit qu'il était Alsacien : son père qui était industriel l'avait mis en pension afin de lui faire poursuivre ses études, malheureusement des revers de fortune sont survenus, et son père étant ruiné, Karl retiré du pensionnat dut être placé afin de gagner sa vie et à la mort de ses parents il quitta son village et vint ici espérant trouver du travail. Voilà certainement ce qui explique la blancheur de ses mains et l'aisance de ses manières. C'est dureste un garçon sobre et régulier faisant bien son service et qui se contente d'un minime salaire, n'ayant qu'un désir rester longtemps chez moi où il vit, dit-il, en famille.

— Puisqu'il en est ainsi et que tu es sûr de lui, tant mieux, mais je t'engage néanmoins à te méfier de lui et à ne lui accorder qu'une confiance limitée, car depuis quelque temps les espions pullulent dans la région.

— On le dit, mais personne n'en a vu.

— Qui sait, pour moi je trouve que nous sommes d'une confiance extraordinaire si nous prenons pour argent comptant tout ce que l'on veut bien nous conter, l'essentiel est de conserver le portemonnaie plein. Nous recevons volontiers l'étranger à notre table, nous l'installons dans nos familles, nous l'initions à nos affaires, nous disons tout devant lui et bien souvent nous le préférons à nos compatriotes sous prétexte qu'il a l'échine plus souple et qu'il coûte moins cher.

(à suivre)



# LES BONNES BLAGUES DE

## POUDRE FINE

"LE ROI DE LA BUTTE"

qui en sait toujours  
... "ENCORE UNE"



### DEVANT LE PRÉSIDENT DU TRIBUNAL

« Avez-vous, père Fernand, un témoin à fournir concernant la remise du testament que vous me présentez ? »

— Sûr que oui, Monsieur le Président, et un fameux, allez, que j'ai certainement pas pondu rapport qu'il est plus vieux que moi, voyez plutôt, dit-il en montrant du doigt une vieille femme aux cheveux blancs.

— Avancez ma brave femme. Etiez-vous présente au moment de la remise du testament par votre mari au père Fernand.

— Que oui bien que j'y étais, la preuve que mon défunt homme m'a dit : « Caroline, si je lui donne tous mes biens, c'est rapport qui t'épouseras quand je serais mort ; a m'a bien assez jalosé que te te sois mariée avec moi, alors chacun son tour, ma vieille, je veux point le contrarier, je te donne à lui avec la maison, les meubles, les bêtes et les chiens, afin qui connaisse la douceur de ta présence avant de venir me rejoindre vu que je suis sûr que tu me l'enverras bientôt. »

V'là M'sieu le Président ça qui l'a dit et écrit devant moi.

— Alors, père Fernand, vous acceptez l'héritage sans discuter.

— Dame oui, faut ben que je prenne toutes les bêtes si je veux l'étable !

### Sous le pont de l'Alma

« Alors mon vieux Anselme, vous quittez pas Paris malgré ces sales alertes ? »

— Heu ! Heu ! A quoi bon, y en a peut-être autant ailleurs et ça fait tant de peine de quitter son petit chez-soi et ses vieilles habitudes ! !

### Précision

A Londres, les tommies s'entraînaient au tir-mitrailleur lorsque l'officier-instructeur vit venir à lui Jimmy Kestonn, officier comme lui, qui, d'une voix courroucée s'écrie :

« Inutile de continuer la fusillade, tous les fonds de culottes sont percés »

Quelques instants plus tard, en effet, le moniteur put se convaincre que toutes les culottes étendues sur un cordeau de séchage et appartenant à une institution de jeunes Miss, portaient un trou au derrière.

Devant la précision du tir, le repos fut sonné et le thé servi aux jeunes recrues qui ne purent s'empêcher d'en bien rire.

### Appréciation anglaise

« Dites-moi, cher Bob, que pensez-vous de la France ? »

— La France séduit beaucoup moa, mais françaises retenir beaucoup plus attention à moa !

### Trop tard

« Voulez-vous, Pat, que nous scéllions tous deux l'alliance anglo-française ? demande Anna Durane, la petite danseuse de l'Opéra. »

— Yes moi vouloir si pas avoir déjà chère vieille chose à moa, depuis plusieurs années.

### MODERNISME

Demande :  
Quelle est la Sainte la plus redoutée des journalistes ?

Réponse :  
Sainte Anastasie

Demande :  
Pourquoi ?

Réponse :  
Parce qu'elle vous la coupe sans vous avertir.

### D'ALLEMAGNE

On nous assure qu'Hitler s'était mis à pleurer quand on lui a dit que Ferdonnet trahissait la France entière.

« Malheureux, s'est-il écrié, je lui avais bien dit de ne jamais dire qu'il a trahi. Ah si c'était l'Angleterre, je lui aurais pardonné, mais la France m'est trop chère pour oser l'avouer. »

Et depuis, on dit que Ferdonnet ne sais plus à quel Fürher se vouer !

### UN JOUR D'ALERTE

« Dites-moi, soldat, pourriez-vous me dire de quel côté vient le vent ? »

— Mais il me semble, chère Madame que le vent vous passe par le derrière si j'en crois mes oreilles.

### Surprise

« Hélo ! Hélo !  
D'où sortez-vous ? Vous égouttez de partout ! »

— De la ligne Siegfried, lieutenant.

— Vous pas faire pétite erreur, vous pas plutôt sortir du Rhin ?

Abonnez-vous à :  
"Boute-en-Train"

### OBEISSANCE

Mélanie entre en couture, c'est une fillette polie et complaisante, chaque fois qu'on lui fait voir ou qu'on lui passe quelque chose, elle dit gentiment merci.

— Inutile de dire merci pour chaque objet, lui dit la première, ici on abrège, pas de temps à perdre ! Mer... de temps en temps est suffisant.

Le lendemain, Mme Gautois ayant été marraine offre des dragées à ses ouvrières sans oublier Mélanie, celle-ci se souvenant brusquement des recommandations de la première prend les dragées et ne dit rien.

— Comment petite, lui dit la patronne, tu ne sais donc pas remercier quand on t'offre quelque chose ?

— Si madame, mais j'ai déjà dit deux fois mer... de... puis ce matin alors je veux pas contrarier votre première en le disant tout le temps ! !

### Voyageur en Cochon

— Bonjour, mère Marie, qui que je vas vous vendre, ce tantôt ?

— Grand voleux, grande fripouille, grand détrousseux de pauv'gens, t'as t'y pas honte de revenir après m'avoir vendu un cochon que l'ai encore pis que toi ! sacré décrocheux d'andouille !

— Qu'est-ce qu'il a donc fait mon cochon ?

— Ce qu'il a fait ? Y z'y demande ! mais l'a crevé six mois après, vieux brigand.

### Motif Valable

Potiron qui est « de la classe » vient de rentrer dans ses foyers.

— Comment, lui dit on, tu ne reviens même pas avec des sardines de caporal ?

— J'ai pas pu les avoir ..... à cause de la grève des sardiniers !

### À l'école

— Et maintenant qui est-ce qui m'expliquera ce que c'est que le suicide ?

— M'sieu, c'est une vengeance personnelle !

### UNE LETTRE DE L'ARRIÈRE AU FRONT

« Mon vieux Louis, si je t'écris c'est pour te dire ce qui se passe ici, depuis ton départ y a du changement, on a inventé tout un tas d'objets pour nous protéger contre les boches.

« Figures-toi mon vieux que les amoureux sont vraiment hideux sous leurs groins, que les hommes et les femmes se mettent des masques et que les petits ressemblent à des ouistitis ; dès la moindre menace on descend ses étages et sans s'épater on crie à plein gosier des grossièretés à ceux qui ne peuvent s'activer.

« Car ici, mon Louis, il faut aller vite ; dès qu'on entend les hurlements des sirènes qui toutes en même temps poussent leurs huhulements sans pitié pour nos oreilles, on se cache, comme des rats, sous les bas-étages sans se soucier des aménités que nous dégoisent nos pipelots pour notre tapage.

« Enfin, pour ménager notre vue, on a obscurci toutes nos rues à tel point que pour s'y reconnaître, il faut se mettre par devant ou par derrière une lanterne afin d'éviter de se cabosser ou de se briser les pattes arrières.

« Puis, pour assurer notre sécurité, on a décidé qu'il fallait nous boucler derrière nos fenêtres et, dès la nuit venue, il nous faut masquer nos lumières, sur cour et sur rue, sans laisser filtrer dans l'obscurité la moindre clarté à travers nos volets.

« Comme tu peux le voir c'est la joie dans la ville entière ; heureusement que pour moi, dans deux mois à peine, j'aurais quitté l'arrière car j'en ai assez d'être camouflé, dès la nuit tombée, comme une vieille chandelle.

« J'aime mieux, mon vieux, qu'on soit tous les deux dans la fournaise, au moins, au combat, on peut se détendre quelques fois les nerfs sur les sujets d'Hitler.

« Adieu, à bientôt sous le même drapeau, sans masque, ni rideaux on pourra tous deux se faire casser la g... par les boches à moins que ce ne soit eux qui écopent.

« UN FUTUR BLEUET »

### BONNE EXCUSE

— Que faisiez-vous dans la cave au moment où on vous mit la main au collet ?

— Je m'étais mis à l'abri, rapport aux sirènes, mon Président !



# Les Mille et Un Contes de

## SOUVENIR DE LA GUERRE DE 14

# POUPÉE D'ALSACE



LAUDIAC

— Madame Maréchal, Madame Maréchal !  
— Qu'est-ce que c'est, Mame la concierge ?  
— C'est une lettre pour votre petite voisine, Madame Marthe ; comment va t-elle ce matin, la pauvre enfant ?

— Comme ci, comme ça, pas trop bien la pauvrette ; elle croit son mari mort et le chagrin la ronge, voyez-vous.

— Pauvre petite ! C'est bien dommage, elle, si douce, si serviable ; figurez-vous, quand j'étais malade, l'an dernier, c'est elle qui me soignait, gardait ma loge et conduisait mon Pierre en classe ; enfin si cette lettre pouvait lui apporter une bonne nouvelle, j'en serais bien contente. Voulez vous la lui donner ? car j'ai du lait sur le feu et je ne peux monter la voir que dans un quart d'heure.

— Sûrement que oui, allons, au revoir mame Burtin.

Assise dans un grand fauteuil, Marthe Duranton tient dans ses mains tremblantes la dernière lettre reçue d'Alsace ; elle date de huit mois, huit grands mois qu'elle n'a aucune nouvelle de son Edouard ; toutes les démarches faites sont restées vaines ; porté comme disparu, les camarades le disent prisonnier et l'ami Georges, qui l'a vu tomber sous les balles, le croit mort.

Marthe, dans ses vêtements de deuil, pleure, pleure sans cesse le cher ami, le père de sa petite Antoinette, pauvre mignonne qui ne reverra plus son papa qu'elle réclame chaque soir avec des larmes dans la voix !

— Madame Marthe, puis je entrer ?

— Entrez, Madame Maréchal !

— Alors, comment ça va ce matin ? Etes-vous plus raisonnable ? Avez-vous pris quelque chose ? Voyez-vous, il ne faut pas vous laisser aller ; d'abord pour votre petite Toinette, ensuite peut-on jamais savoir, doux Jésus ! Il est peut-être pas mort et vous reviendra, croyez-moi ; j'en ai vu d'autres, en 70, qui sont bien revenus et qu'on disait enterrés. Tenez, je vous monte une lettre ; si, des fois, elle vous apportait de bonnes nouvelles !

Marthe prit la lettre, déchira l'enveloppe et courut à la signature.

Alors, un cri s'échappa de ses lèvres et, pâle, évanouie, elle laissa tomber la missive.

Prise de peur, la mère Maréchal appela à l'aide et soigna avec intelligence sa petite voisine qui ne tarda pas à reprendre connaissance.

— Oh ! merci, ma bonne Madame Maréchal, si vous saviez comme je suis heureuse !

— Eh bien, ma petite, on ne le dirait pas et vous m'avez fait bien peur !

— Moi ?.. Figurez vous que c'est lui, la lettre est signée de lui ; oh, donnez-la moi que je la lise.

Madame Duranton, avec des larmes de joie, donna tout fort lecture de la lettre suivante :

« Ma chère Marthon,

« Il m'a été impossible de te donner de mes nouvelles ; guéri et

« évadé, j'arriverai demain en permission de trente jours ; j'apporte  
« une jolie poupée d'Alsace à ma petite Toinette, et je t'embrasse bien  
« bien fort, mon Marthon.

Edouard »

— Eh bien, vous voyez, ma petite que j'avais raison de vous dire d'espérer ; allons, je vais annoncer la bonne nouvelle dans toute la maison et, demain, on fêtera notre poilu !

Ding... Ding...

— Qu'est ce qu'on me dit ? votre mari revient ?

— Oui, oui, madame Burtin ; demain il sera là, oh demain !

— Ah tant mieux, j'en suis contente, savez-vous, et votre petite Toinette, va-t-elle être heureuse de revoir son papa et d'avoir une belle poupée ? Voulez vous que j'aille la chercher en classe ? Je vais lui dire la chose plus doucement que vous.

— Que vous êtes bonne et combien je vous remercie !

— A propos, faut vite quitter votre robe de deuil et mettre votre belle toilette violine ; il sera content votre mari de vous retrouver comme il vous a quittée.

— Oh oui ! je vais me faire belle ; je vais mettre des fleurs partout et je lui ferai un petit déjeuner comme pour nos anniversaires.

De grand matin, Antoinette, levée, se penche au balcon et regarde avec impatience le tournant de la rue ; tout à coup, une silhouette familière se dessine au coin et l'enfant tressaille.

— Maman, petite maman, viens vite voir, c'est papa, c'est papa, le voilà, le voilà !

Et la fillette chancelle, la mère la reçoit dans ses bras et la couvre de baisers : « Oh, ma chérie, ma petite chérie, que de joie, que de bonheur ! »

La porte s'ouvre, Marthe se précipite avec son enfant dans les bras de l'aimé.

Il les entoure de son bras libre et, les embrassant tendrement :

« Si vous saviez, mes chéries, ce que je vous apporte ?

— C'est une poupée d'Alsace, n'est-ce pas, mon papa ?

— Oui, mon enfant, mais une poupée qu'il ne faudra ni briser, ni faire pleurer, car elle est belle, bien belle.

— Comme elle a l'air grande et lourde, dit l'enfant.

— En effet, elle sera bientôt aussi grande que toi, ma chère petite Toinette, et il posa, sur la table, une fillette endormie.

C'était une pâle fleur d'Alsace enveloppée dans son beau costume national, orpheline, sans famille, que le bon poilu avait adoptée.

Marthe prit la pauvrette sur ses genoux, l'embrassa tendrement et mettant sa menotte dans la main de Toinon, lui dit : « Aime-la de tout ton petit cœur, mon enfant, cette jolie petite sœur que la France te donne !

## ... PFLUITT ! ! ! ... IL EST PARTI !

Gaspard a le cafard, aussi voudrait-il aller de l'avant afin d'en finir une bonne fois pour toutes avec l'ennemi.

Mais allez donc parler de ça quand vous êtes simple trouffion de deuxième classe par protection spéciale !.. Aussi, Gaspard, devant son impuissance se ronge les poings et grogne du matin au soir, voire du soir au matin.

— Dis donc Gaspard, lui demande Durand, c'est y que te connais pas le chasseur sachant chasser le cafard qui te tracasse le coquillard ? et qui peut l'en débarrasser en une seconde.

— Je voudrais ben que tu me le montres çui là, il aurait sûrement de quoi s'occuper... non !

### Bulletin d'Abonnement

Je soussigné.....

demeurant à.....  
déclare souscrire un abonnement de un an au journal ayant titre "**BOUTE EN-TRAIN**" pour la somme de cinquante francs, versée ce jour au : **Compte Postal : Imprimerie R.T.F. Dijon 57.99.**

L'Abonnement partira du.....

au..... prochain  
et devra être adressé jusqu'à avis contraire à

Signature,

NOTA : Tous changements d'adresse sera fait gratuitement quelqu'en soit le nombre et sur tout le territoire français.

dire que faut rester là comme anchois en caisse !... Dieu que j'en ai marre, marre et remarre !

— Parie quarante sous, mon vieux, que je te l'apporte.

— Top !

Alors, Durand tirant de sa poche "Boute en-Train" le passa à son camarade qui, dix minutes plus tard, chantait à gorge déployée :

*Le Père Siffleur s'en va en guerre  
mironlon, mironlon, mirontaine  
Il parcourera la terre entière  
mironlon, mironlon...ton...ton  
etc... etc...*

...Depuis ce jour le cafard a fui du front car "Boute-en-Train" se charge b'en, chaque semaine, de le chasser hors des tranchées.



# Lettre de



TITINE

« Mon grand frère,  
« Le Yeutenant B... a en bien raison en vous remettant ma lettre, j'en suis si contente que je voudrais bien le remercier, mais comme je peux pas, je compte sur vous pour le faire, car jamais, sans lui, j'aurais eu la joie de vous connaître et de vous aimer, car je vous aime déjà bien fort, mon grand frère Arthur.

« J'ai fait lire votre lettre à Madame qu'est si bonne pour moi et à qui j'avais peur de déplaire en me faisant écrire chez-elle, et elle m'a dit : « Pauvre petit gars ! c'est sûrement un noble et brave cœur et vous avez bien fait ma petite fille de prendre un filleul tel que lui.

« Comme je voulais pas la tromper, je lui ai dit que vous étiez pas mon filleul rapport que vous êtes plus âgé que moi, mais un frère que m'a donné votre yeutenant qui remplace votre maman là bas puisqu'y vous a choisi une sœur.

« Madame Lanternier a rit, c'est peut-être pas que j'ai su bien lui expliquer la chose, puis elle m'a mis une pièce de dix francs dans la main en me disant : « C'est pour lui Titine », aussi mon fréro, je vous l'envoie de suite dans ma lettre où je l'ai cousue solidement pour qu'elle se perde pas en route, je suis sûre qu'elle vous fera aussi plaisir qu'à moi.

« Figurez-vous que quand je l'ai montrée à Gaspard en lui disant que c'était pour vous, le mignon en a miaulé de joie ; c'est qu'il comprend tout ce qu'on lui dit, Gaspard, et il est ni jaloux, ni envieux, c'est un vrai bon minet.

« J'ai pas pu, en lisant votre lettre, m'empêcher de pleurer, oui, vous avez du être bien malheureux sans mère, surtout quand vous étiez tout petit et même quand les mé-

chants gamins vous disaient un si vilain mot. Je sais pas bien ce que c'est que l'Assistance publique, mais en réfléchissant, car j'ai bien réfléchi sur ce mot, y me semble que c'est comme qui dirait la poste à qui on confie une lettre et que de main en main, elle passe sans retenir l'affection jusqu'à ce qu'elle arrive à destination.

« Mais maintenant, mon cher Arthur, vous voulez bien que je vous dise comme ça malgré que je suis qu'une petite servante ? oui je suis sûre que cela ne vous fâchera pas, au contraire, car quand on est malheureux on se comprend mieux et on s'aime davantage, d'abord y a que ça de vrai, comme dit ma mère.

« Je disais donc, mon cher Arthur, que maintenant que vous n'êtes plus tout seul, si vous avez des peines ou des ennuis, il faudra vite me les dire afin que je puisse vous consoler, n'est-ce pas mon rôle désormais surtout maintenant que je suis chez de braves gens toujours prêts à m'aider quand je suis chagrine.

« Figurez-vous que Madame Lanternier a découvert dans un coin du placard de la cuisine la boîte où je mets mes desserts pour vous, mon grand frère, elle a été étonnée d'y trouver toutes sortes de bonnes choses et m'a demandé où je les avais prises ; je lui ai dit la vérité, comme de juste, alors elle m'a tapoté les joues et m'a dit : « Vous êtes une gentille petite fille, Titine », et bien depuis ce jour Madame me donne deux desserts au lieu d'un, ce qui fait que ma boîte est presque pleine et que je pourrais vous

# à Arthur

l'envoyer à la fin du mois.

« Comme vous avez jamais mangé de ces bonnes choses, je suis sûre que vous les trouverez encore meilleures que moi car j'en mange tous les jours chez mes partons, même, des fois, Monsieur qu'est aussi bon que Madame m'en redonne, en passant par la cuisine.

« Je voudrais bien que les boches reçoivent la purge et qu'après les avoir renvoyés au fond de leur Allemagne d'où ils pourraient plus jamais revenir nous faire la guerre, vous veniez me voir chez mes patrons, je suis sûre qui me permettraient d'aller avec vous voir notre mère, je dis bien notre mère puisque maintenant vous êtes mon grand frère, et les petits qui vous aimeront bien aussi, rapport qui sont tous bien mignons surtout Nana, qui a cinq ans, parle comme une petite femme, rit comme un ange et est déjà sérieuse comme le garde champêtre vu que c'est elle qui garde Riri qu'a 30 mois et Jeannot qu'en a que dix, tandis que Marie fait le ménage, la vaisselle, prépare la soupe et lave les couches de Jeannot le temps que maman travaille ou va s'occuper de la terre et de la vigne du maître car elle est restée grangère.

« A vous lire, mon cher frère, en attendant de vous voir un jour, soyez pas malade et surtout prenez pas froid je vais vous faire une paire de bonnes chaussettes beiges avec la laine que Madame m'a donnée en me disant : « Pour votre soldat Titine » Gardez-vous des balles de nos ennemis et bouchez-vous bien le nez si y vous jettent des gaz.

« Au revoir mon frère, embrassez votre bon vieux sergent pour moi et dites-lui qui vous le rende. »

TITINE BARROIS

# LES HISTOIRES



DE MAME PIPELET

## La Petite Différence

Un grand savant allemand vient, dit-on, de nous prédire que dans la guerre actuelle, nous serions la proie des maringouins, des mouches et des poux.

Que les maringouins, venant du Brésil nous apporteront la fièvre jaune, les mouches le choléra et les poux le typhus.

Qu'il n'y a donc pas à hésiter entre deux dangers mortels à choisir le plus bénin, c'est à dire embrasser l'Hitlérisme.

Si après ça on est pas convaincu !!!

## AU CONFESSIONNAL

Jeannette sur le point de se marier va trouver le vieux curé du village pour se confesser et après avoir reçu l'absolution de ses fautes reprend le chemin de la ferme.

— Eh bien lui dit sa mère en entrant, ta pénitence a ben été courte ?

— Dieu dit Jeannette en s'élançant au dehors Monsieur le curé l'a oubliée.

— Arrivée à la cure, elle explique au pasteur le besoin de son retour.

— Alors le vieux curé de lui répondre : « Ne m'as-tu pas dit que tu allais te marier ?

— Si fait !

— Alors tu seras bien assez punie comme ça !!

## double leçon

Un jour Jean et Pierre vont visiter les bêtes du Zoo et voyant un gros éléphant qui se dandine ils s'amuse à le cribler de petits cailloux.

— L'éléphant les regarde de ses yeux pacifiques semblant leur dire : Que vous ai-je fais, pour être si méchants ?

— Tous deux comprennent la signification de ce muet langage mais n'en continuèrent pas moins d'envoyer à la douce bête les mêmes projectiles, en riant de bon cœur en voyant l'un d'eux frapper l'animal à l'œil.

— Devant tant de cruauté, Toby tel était le nom de l'éléphant, se penche et absorbant dans sa trompe l'eau du bassin il en aspergea les deux garnements qui poussèrent des cris perçants sous la douche glaciale.

N'est-ce pas que "BOUTE-en-TRAIN" est un journal épatant !

## :- Pour Rire en Famille :-

### Chez le Coiffeur...

Quelle teinte dois-je donner à vos cheveux chère Madame ?

— Cela n'a aucune importance, ma fille, l'essentiel est d'avoir des cheveux.

### ...et chez le dégraisseur

La robe et la cape de Madame sont elles prêtes ?

— Non, mademoiselle, votre patronne étant en voyage nous les tiendront prêtes pour la semaine prochaine.

— Zut alors ! moi qui comptait dessus pour assister au mariage de ma cousine.

### PRÉCOCITÉ

Le jeune Toto, fils d'un député, ne fait déjà plus cas du che-

min de fer que lui a donné son oncle.

— Qu'en feras tu, lui demande t on, si tu ne joues plus avec ?

— Je demanderai à papa qu'il me le fasse racheter par l'État.

### Langue de Vipère

Entre bonnes petites amies, on parle de la baronne de X ....

— C'est la meilleure des femmes, affirme l'une d'elles, elle ne ferait pas de mal à une mouche.

— Oh non, riposte une mauvaise langue, car elle ne les fait pas longtemps souffrir.

### Propos d'un désabusé

— Je suis à présent bien seul dans l'univers. J'ai perdu mes

amis, mes amis les plus chers.

— Comment, ils sont morts ?

— Non, ils ont fait fortune.

### Examen de Médecin

— Voulez vous me dire, Monsieur, à quoi vous reconnaissez qu'il y a arrêt de la circulation ?

— Quand je vois beaucoup de monde rassemblé dans la rue ....

### BOUTE en TRAIN

DEMANDE dans toute la France

des Courtiers (des deux sexes)

à la COMMISSION

pour visiter Cafés et Hôtels

Sérieuses Références Exigées

Ecrire avec timbre pour réponse à

« BOUTE-en-TRAIN »

Imprimerie R. T. F.

23 Rue de Vauzelles — NEVERS



## QUELQUE PART... VERS LA FRONTIÈRE

Ayant reçu l'ordre de se replier sur H... une vingtaine de tanks sous la conduite du Lieutenant P... prennent la file indienne et se dirigent vers le poste qui leur était assigné.

Ils venaient à peine de franchir deux kilomètres lorsqu'un paysan s'élança devant le premier conduit par le sergent Y... et d'un ton

larmoyant lui demande :

« Dites moi, le militaire, vous n'auriez pas vu par hasard un panier d'œufs que j'ai perdu sur la route ? »

— Certainement si, mon ami je l'ai d'autant plus remarqué qu'il a arrêté net mon char à deux pas de lui.

— Pas possible, dit le paysan incrédule, j'aurions point cru qu'une douzaine d'œufs fasse peur à un si gros monstre.

— La preuve, mon brave hom-

me, que je vous dis la vérité, c'est que le monstre, comme vous dites, s'est sauvé tandis que les œufs sont restés sur place.

### LES DEUX PERMES

« Mon Colonel, je viens vous demander si c'était de votre bonté de me donner une permission de mariage.

— Comment, tu te maries ?

— C'est pas moi mon colonel, c'est une de mes sœurs rapport

qu'on est huit z'enfants à la maison et que c'est moi qu'est le père et la mère de tous les autres sept.

— Vraiment tu es le père et la mère ?

— Oui mon colonel.

— Alors ce n'est pas une permission qu'il te faut, c'est deux.

Et le colon signa une double permission de quatre jours chacune afin de permettre à Bidasson de remplir les deux rôles qu'il avait assumés.

X. X.

## Suite du Fou-Rire de la Page 2

### LE GUEULETON DE L'ADJUDANT COLLEMOLLE AUX TROIS MONARQUES

— Garçon ! Garçon ! cria Collemolle, enlevez ce cuir et donnez nous autre chose. Dites moi c'est tout ce que vous servez aux "Trois Monarques", m'étonne pas si z'ont la tête en bois.

— Que Monsieur se rassure, s'il n'aime pas la viande, on lui donnera autre chose.

— J'aime pas la viande, moi ? Vous êtes pas fou ? Dites que j'aime pas la carne, ni la charogne, ni la bidoche suant le sang comme vache qui pisse, mais pas aimer la viande, c'est autre chose.

Allons, enlevez ce cuir, et vite la suite.

Ce fut, cette fois-ci, une timbale argentée qui prit place devant nous. Dieu que vois-je ! au milieu d'une mixture, dite sauce tomate se prélassaient quelques nouilles qui regardaient désespérément si on n'allait pas bientôt les repêcher néanmoins, m'armant de courage, je plongeai la cuillère dedans et en ramenai, avec difficultés, quelques unes qui tombèrent dans mon assiette non sans m'avoir éclaboussé de leur jus et comme j'allais porter les premiers morceaux à ma bouche, un cri m'échappa car je venais de voir une énorme araignée qui, les pattes en l'air, semblait me regarder que s'en était terrifiant tant elle était grosse et noire.

— Donnez-la moi, dit Collemolle, et on va rire un brin.

Je lui passe la bestiole au bout de ma fourchette et il la place à côté de lui sous un morceau de pain, puis vidant le contenu de nos assiettes dans la timbale il se remit à crier de toutes ses forces : « Garçon ! Garçon !

Celui ci qui avait dû voir notre manège ne se montra pas tout de suite et il fallut le rappeler encore plusieurs fois avant de le voir réapparaître.

— Dites-moi, Léon, c'est-y que le maison est spécialisée dans l'art d'accommoder le gibier ?

— Certainement que le gibier ça nous connaît.

— Ah ça... vous.. connaît, eh bien dites à votre patron de venir ici, car nous, ça ne nous connaît pas !

« Dites-moi, y a longtemps que vous servez ici ? »

— Que Monsieur se rassure je suis ici en extra, alors Monsieur peut dire ce qu'il veut, demain je serai ailleurs, donc aucun risque pour moi.

— Ah vous êtes en extra, et bien moi je ne veux pas être pris en supplément ! aussi dites bien à votre singe que, si y vient pas de suite, y se souviendra de Collemolle !

— Collemolle, qu'est-ce que c'est que ça ? je ne pense pas qu'on en ait servi à monsieur, de la colle molle !

— Imbécile, idiot, triple brute, je vais t'en servir moi du Collemolle et, se levant, l'adjudant envoya un magistral coup de pied au derrière du pauvre Léon qui se mit à hurler et appeler au secours. Ceci eut pour résultat de faire sortir de son officine le patron des "Trois Monarques" coiffé du haut bonnet de cuisine, manches et tablier blancs, qui avança d'un air menaçant au devant de nous.

— Ah ! c'est toi le cuistot, cria Collemolle, et bien on va rire mon gaillard, je te jure qu'on va rire !

— Pas tant que vous croyez le militaire, car ça ne se passera pas comme celà, je vous le jure, Léon, va prévenir la police ?

— For de colère, Collemolle s'élança sur le cuistot et saisissant l'araignée qui gisait toujours sur la nappe, la colla dans la bouche du patron des "Trois Monarques", hurlant à pleins poumons : mange les tes araignées, salopard ; ah, Monsieur, pour 50 francs par tête, nous sert des cafards bouillis, des araignées sauce tomate et 50 centilitres de vin et ça veut appeler la police, quand nous sommes là depuis deux heures à chercher à mastiquer ses vieilles semelles et son gibier de maison, et bien va chercher la police, Léon, cours mon garçon, on l'attend... et en attendant on va se refaire en avalant ce qui reste du supplément des 50 centilitres, ah ! je te fous mon billet que je t'apprendrais à la faire, la cuisine ; dommage que tu ne sois pas dans ma compagnie, mon salaud t'en roterais des cafards, oui t'en roterais que je te dis.

Comme il continuait à beugler de toutes ses forces, voilà que toute une noce arrive, celle justement pour qui le petit salon d'à côté était réservé, et qui, en entendant de tels cris et en voyant le patron des "Trois Monarques" revomir l'araignée que Collemolle lui avait plongée dans la bouche, remonta en voiture en criant « A

la prochaine, chef, dans 50 ou 60 ans... et, avant que le pauvre homme fut revenu de sa stupeur, les voitures, ayant pris la file, avaient disparu à l'horizon.

— Affreux, c'est affreux, criait le cuistot en pleurant dans sa serviette, me faire perdre 48 couverts et une noce qui aurait vidé tout le champagne de ma cave.

— Combien en as-tu de bouteilles demanda Collemolle ?

— Deux caisses, Monsieur, deux caisses achetées spécialement pour eux, ah vous pouvez vous vanter d'avoir fait du propre aussi ça ne se passera pas comme celà !

— Ecoute si tu reconnais que tu es un salaud qui a voulu nous estamper, et bien tu ne garderas pas tes deux caisses, non mon vieux, je t'assure que je ferai quelque chose pour toi ; et, me poussant du coude, Collemolle me dit tout bas « on va rire à en crever », puis se retournant vers le tambouillard : « Reconnais tu que t'es un salaud ? »

— Oui, oui, Lieutenant, je reconnais et le regrette.

— Parfait, eh bien toi tu garderas ton repas puisque les mariés ont foutu le camp, mais moi je te prends tes deux caisses.

Ahuri, je regarde Collemolle, car je savais qu'il lui était matériellement impossible de se livrer à une telle dépense, mais celui-ci souriant entre ses grosses moustaches faisait des prodiges pour ne pas éclater de rire.

— Monsieur le lieutenant est bien bon, mais il ignore sans doute que chaque caisse contient 25 bouteilles à 40 frs pièce.

— Que non pas, mon ami, je connais parfaitement le contenu de chaque caisse... quand au prix !...

— Mon lieutenant s'en moque et il a bien raison, surtout que c'est du 1er choix.

— Tu as bien dit, mon ami, mais celà va te coûter tout de même quelque chose, car je tiens à ce que ces deux caisses soient portées de suite au train afin qu'elles arrivent avant nous à X... près de la frontière de Z... et que ces deux caisses portent en évidence, pour ça j'y tiens absolument :

De la part de l'adjudant Collemolle à ceux du 98<sup>e</sup>, en souvenir du plus mauvais repas qu'il fit un jour

— Pas ça, de grâce pas ça, hurla le cuistot, tout, mais pas ça... vous voulez donc ma mort, ma ruine, enfin tout, tout, et éclatant en sanglots : « je vous en prie, mon Lieutenant, j'aime mieux vous les laisser à moitié prix. »

— Inutile d'insister, j'ai dit et je continue : « Aux Trois Monarques » à...

— Pitié ! pitié, je vous en prie prenez-les à 10 frs, mais ne mettez pas ça sur les caisses.

— Rien à faire, je dis donc « Aux Trois Monarques » à Castel...

— Non, pas ça, mon Lieutenant, pas ça je vous en prie, j'aime mieux vous les offrir en dédommagement ; acceptez, ne me refusez pas mon Lieutenant, et se tournant vers moi avec des sanglots dans la voix « dites lui, mon adjudant, qu'il accepte, qu'il ne peut pas me ruiner pour un malheureux cafard et une sale araignée !

— J'intervins donc auprès de Collemolle et celui-ci, après maintes hésitations finit par accepter.

Les caisses munies d'une simple étiquette à mon nom furent expédiées à notre section et, quelques minutes plus tard, escortés jusqu'à la porte, par le patron des "Trois Monarques" nous reprimes le chemin de la gare en riant comme des fous, tandis que le pauvre homme s'essuyait la bouche convulsivement avec sa serviette et disait d'une voix plaintive :

« Dieu ce que j'en ai assez de l'armée, sale engeance, faut toujours avec ces gars-là que j'écope, même quand je suis hors cadre !.. Mon pauvre champagne c'est y pas malheureux, y pourront se rincer la gueule avec ça, et cependant y z'ont pas mangé l'araignée, eux ! »

— Ni même le cafard, dit le garçon en montrant celui-ci sous la table ; si c'est pas malheureux tout de même, et dire qui m'ont pas seulement laissé un pourboire !

— menteur, répondit le patron et ton coup de pied au c... ça compte peut-être pour rien ?

Un du 98<sup>e</sup>

La semaine prochaine :

Un autre FOU-RIRE

Mame Pipelet en  
Cour d'Assises



## Historique

A peine au monde, métamorphosé avec une tête de chien, je suis parti en mission chez les boches. M'étant fait capturer par une "gretchen", j'ai fait, sur ses talons, mon entrée à Essen.

## La Famille Krupp et Co

Donc, arrivés vers les bâtiments patronaux des usines d'Essen, un gros boche monooclé, suant la graisse et le lard, dit à ma gretchen : « Voyons, Bertha, qu'est-ce encore que ce sale cabot que vous amenez-là ! »...

Mon sang ne fait qu'un tour... moi, un sale cabot !, non mais sans blague, pour qui qui me prend ce prusco... vrai, sa binette ne me revient pas et j'ai grande envie de le lui faire voir d'une façon... "mordante"... mais, je n'en ai pas le temps, car me coupant la parole, si l'on peut dire, la dénommée Bertha lui répond : « oh, grand-père, ce n'est pas un sale cabot, mais un brave chien qui a joliment remis à sa place un brutal feldgrau... »

— Comment, ma petite fille, vous approuvez un tel manquement envers un représentant de la force armée de notre bien-aimé Hitler ? mais vous ne voyez donc pas que cette vilaine bête doit être encore un de ces sales chiens de français



"Le Père Krupp"

## BOUTE-en-TRAIN



## chez les "nazis ☩"

qui s'infiltrèrent chez nous à la faveur de notre retraite... je parie qu'il va répondre au nom de Kléber !

Ah bien, cette fois c'en est trop... oua ! oua !... moi une vilaine bête, un sale chien de français... oua ! oua !... oser m'appeler Kléber... donner le nom d'un de nos plus glorieux généraux à ce qu'il prend pour un chien !... ah mais on va voir mon gaillard de quel bois je me chauffe... oua ! oua ! je vais te montrer que si je n'ai que l'apparence d'un chien, je suis tout de même bien français... et je m'élançais pour dévorer à belles dents "l'af freux vassal du bien-aimé Hitler" qui pousse des cris gutturaux et prend la fuite de toute la vilese que lui permet sa grosse bedaine... Bertha essaye de me retenir, de me calmer, mais la colère décuple ma force et, cette fois, ce n'est plus moi qui la suil, mais c'est elle qui court presque derrière moi... oua ! oua ! ah tu peux fuir mon garçon, et la Bertha peut faire contre-poids, je les aurai tes gigots et... en effet, je les ai une première fois (de la part

du général Kléber) et une seconde (de la part de Kléber-Boute-en-Train) et encore une troisième (de la part de Boute-en-Train lui-même) !

Oui, mais s'il ne court pas vite le grand-père à Bertha, il beugle bougrement fort et ma petite chasse à l'homme a ameuté une foule considérable au premier rang de laquelle s'agit une femme qui se tient à une distance prudente de mes crocs et que Bertha appelle "maman"...

Et bien, vrai, si Bertha est le portrait de sa mère, sûr qu'elle sera pas belle dans vingt ans... une vraie caricature de Germania, c'est Boute-en-Train qui vous le dit...

Seulement, voilà, la colère est mauvaise conseillère, et ma situation est beaucoup plus critique que lors de mon explication avec le feldgrau... des ouvriers s'avancent menaçants, d'autres se renseignent auprès de leurs camarades et c'est ainsi que j'apprends que j'ai à moitié dévoré le père Krupp.

Tandis que Bertha pleure à chaudes larmes, je réfléchis sur ma situation et, n'apercevant aucune

possibilité de fuite, je pense que l'essentiel est de conserver la vie, par conséquent il faut avoir l'air de faire ma soumission... oui, mais à qui ?... au père Krupp ?.. ça par exemple c'est au dessus de mes forces !... à la mère de Bertha ?.. non elle me dégoûte !... donc c'est à Bertha que je confierai mon destin et, sans rien dire, je vais me coucher à ses pieds, surveillant d'un œil ce qui se passe autour de moi.

— Ah ! vous avez fait du beau travail, ma fille, en amenant ce cabot, glapit la mère de Bertha.

— Mais, maman, vous voyez bien qu'il n'est pas méchant dit Bertha, entre deux sanglots... pour moi, il a dû croire que le grand-père me menaçait, alors comme il m'aime déjà bien, il m'a défendue, voilà tout.

— Ah ! Mademoiselle dit "voilà tout" quand son sale chien mord grièvement son bon grand-père et provoque un scandale sans exemple dans les annales de la plus grande usine de la Grande Allemagne... autant dire n'est-ce pas que vous ne voulez pas vous en débarasser ?...

— Bien sûr que non, maman.

— Ah bien, ça c'est trop fort... eh bien ! mettez le dans la grande niche et tachez que je ne le revoie pas... vous m'avez comprise ?

— Oui maman !

Et voilà, mes chers compatriotes, comment j'ai obtenu droit de cité à la Maison Krupp et Cie... dans le fond, en attendant la suite, je ne suis pas si mécontent de moi !... Qu'en dites-vous ?

L'Imprimeur-Gérant,  
Desroches — Nevers

## Scénario

Dans une somptueuse villa de la banlieue parisienne, une vieille dame, Mme Burkson, rêve au passé en attendant l'arrivée prochaine de son fils Bob et de sa petite famille, retour d'Argentine.

A cet instant, un malandrin surgit et étrangle la vieille dame. Le crime fut découvert par la femme de chambre qui raconte aux enquêteurs ce qu'elle et Firmin, son mari, doivent à M<sup>me</sup> Burkson.

## Chapitre I<sup>er</sup>

### Le crime de Suresnes

Et maintenant c'est fini, celle qui fut pour nous une véritable mère est là sans vie, tuée par un misérable ; ah, si nous avions pu savoir ! comme nous aurions refusé de partir ; dire que si nous avions été là, elle vivrait encore et, éclatant en sanglots, la pauvre jeune femme exhalait sa douleur tandis que Firmin, effondré dans un coin, sanglotait doucement devant le cadavre de sa bienfaitrice.

Devant l'insuccès des recherches entreprises, l'enquête fut suspendue et les scellés apposés jusqu'à l'arrivée du fils de la victime, qui devait avoir lieu le lendemain.

Pendant ce temps, l'assassin qui avait quitté sans bruit le lieu du crime, après s'être assuré que nul n'avait pu l'apercevoir, se hâta vers sa demeure serrant dans sa lustrine noire le produit de son forfait, les yeux hagards, les jambes flageollantes il ne put poursuivre sa course sans s'arrêter au bord du chemin, afin de reprendre haleine et de s'assurer



qu'il n'était pas suivi ; ce ne fut qu'après quelques instants de repos, qui lui parurent longs comme un siècle qu'il reprit sa marche en avant, sans s'apercevoir qu'une ombre le suivait, pas à pas, depuis qu'il avait fui la maison tragique.

Arrêtée, elle aussi à quelque distance du meurtrier, cette ombre qui était une femme, attendit qu'il reprit sa course pour sortir de sa cachette et ramasser l'objet qu'elle avait vu tomber de sa poche lorsqu'il avait tiré son mouchoir pour essuyer la sueur coulant de son front.

Un simple coup d'œil jeté sur le portefeuille qui gisait à ses pieds la convainquit qu'elle ne s'était pas trompée et que c'était bien son amant qui venait de sortir de cette villa où, pensa-t-elle, il était venu rejoindre celle qui l'avait remplacée dans la vie du monstre qui n'avait eu pitié ni d'elle, ni de son enfant, et, devant cette nouvelle preuve de son infortune, la malheureuse se prit

## FLEUR de Ruisseau

Grand Roman Inédit  
de Drame et d'Amour, par  
Claudette Montfleury

— 2 Décembre 1939 —

sans regret et sans penser que celle qu'il avait jetée à la rue sans soutien avec une enfant de quelques mois, devait se prostituer pour vivre ; alors, replaçant le portefeuille dans son sac, Valentine que la douleur accablait s'accouda sur la table de l'estaminet et, la tête dans ses mains, pleura amèrement sa jeunesse perdue et son espoir déçu, jusque vers sept heures du matin où elle fut tirée de sa torpeur par les crieurs de journaux annonçant le crime de Suresnes.

Dressée en sursaut, la jeune femme courut acheter un journal et sa stupeur fut grande en lisant en manchette les lignes suivantes « A Suresnes, le crime de la villa Daisy. Une américaine tuée pendant la nuit, le vol paraît être le mobile du meurtre. » Livide, Valentine, qu'une appréhension instinctive faisait trembler, lut avec avidité la nouvelle et lorsque sa lecture fut terminée la pauvre fille qui faisait peur à voir se hâta vers la sortie afin de dissimuler aux yeux de tous son angoisse, car seule elle connaissait le nom du meurtrier.

.....  
Six heures dix, le rapide qui amenait Bob et sa famille fit son entrée en gare.

## à suivre

Reproduction interdite. Tous droits réservés.

Un abonnement à "Boute-en-Train" c'est une assurance contre l'ennui !

*Aut. Emile Desroches*